



Beaumarchais l'insolent

de Edouard Molinaro

Fiche technique

France - 1996 - 1h40

Couleur

Réalisateur :

Edouard Molinaro

Scénario :

Edouard Molinaro

Jean-Claude Brisville

d'après Sacha Guitry

Musique :

Jean-Claude Petit

Interprètes :

Fabrice Luchini

(Beaumarchais)

Manuel Blanc

(Gudin)

Sandrine Kiberlain

(Marie Thérèse)

Jacques Weber

(le duc de Chaulnes)

Michel Piccoli

(le prince de Conti)

Claire Nebout

(le chevalier d'Eon)



Fabrice Luchini

Résumé

Du héros de cette pièce, Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, on savait, primo, qu'il était l'auteur de deux chefs-d'œuvre universels du théâtre, *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro* ; et, secundo, qu'il était le créateur de la Société des auteurs. Autant dire qu'on ne savait rien de rien. En effet, lui qui tenait l'écriture pour un «délassement honnête», a mis toute son énergie à réussir un autre chef-d'œuvre plutôt ignoré celui-là : sa propre vie. Fabuleuse existence où l'on trouve de tout à profusion : des emplois,

des fonctions, des affaires, mais aussi des aventures, des amours, des complots, des procès, mais encore la prison, l'exil, la gloire, les revers de fortune. Artiste, homme d'affaires, libertin déclaré. Inventeur d'un mouvement d'horlogerie, armateur, agent secret de Louis XV, trafiquant d'armes pour les insurgés d'Amérique : il est partout. Et partout, il fait parler de lui. On l'aime et on le hait pour la même raison : il dérange.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critiques

Une virevoltante leçon d'histoire littéraire et politique

En s'appuyant sur des acteurs chevronnés, Edouard Molinaro a réalisé une plaisante reconstitution.

Insolent, Beaumarchais ? Assurément. Insolent, le scénario qu'inspirèrent à Sacha Guitry certaines péripéties de la vie bien remplie du «père» de *Figaro*? Sans conteste. Insolent, le film qu'a réalisé Edouard Molinaro ?

C'est à voir.

A voir, il y a d'abord les rues de Paris, populeuses cela va de soi, telles que la machine cinématographique à remonter le temps en offre la vision attendue. Machine difficile à lancer, d'autant plus lourde à manier que la production entend, et c'est normal, que le cahier des charges soit respecté.

Beaumarchais est un film, mais aussi un produit culturel. Quel vilain mot que celui-là, mais il convient à l'entreprise qui mobilise pour sa propre gloire et la télévision, sans laquelle elle n'existerait pas, et l'édition, confondues dans un même élan promotionnel. Sacha Guitry, au moins, n'avait pas ce souci, et ses films, même les plus empesés (les grandes évocations historiques réalisées dans les années 50), témoignaient d'une liberté de ton et d'esprit avec laquelle il serait vain de vouloir rivaliser en 1996.

Apparitions

A Sacha Guitry, le film a emprunté certains de ses mots et le goût des apparitions d'acteur. Une scène pour celui-ci (Michel Serrault est un éblouissant Louis XV), deux répliques pour tel autre (Jean-Claude Brialy fait l'abbé), une apparition fugitive pour un troisième (Guy Marchand perdu dans la foule). On les reconnaît, on les attend, on les oublie, qu'ils soient anonymes ou bien rois, comparses en tout cas d'une machination visant à rétablir la souveraine-

té de Pierre Caron de Beaumarchais. Tel qu'en lui-même, donc génial, qu'il soit horloger, avocat, diplomate, espion, amoureux, trafiquant d'armes ou dramaturge, dans la gloire ou l'opprobre, le malheur ou la félicité, l'échec ou le triomphe.

Logique, alors, que le déroulé de Beaumarchais s'apparente à une table des matières de manuel scolaire. Voici donc «Beaumarchais et le procès Goëzman», avec Jean Yanne en invité spécial, «Beaumarchais et le chevalier d'Eon», avec Claire Nebout en intrigante, «Beaumarchais et l'Amérique», avec Benjamin Franklin (Jeff Nuttall) en vedette américaine, «Beaumarchais et le droit des auteurs », avec la reconnaissance éternelle des écrivains de tous temps et de toutes latitudes, «Beaumarchais et la jalousie», avec Sandrine Kiberlain rendant à son volage époux la monnaie de ses pièces. La table ainsi dressée tient du sommaire, elle est aussi plaisante à parcourir que peut être amusante à feuilleter une collection d'images d'Epinal.

Fausse assurance

Sur ce dispositif scolairement agencé règne Fabrice Luchini. Plus les mots sont brillants, saillies de Beaumarchais ou apostrophes de Guitry, plus l'acteur se dissimule, preuve qu'avant de les dire il les a entendues. Normal? Oui, mais rare surtout. Tellement que l'on n'imagine pas un autre acteur à sa place.

Convaincant en bretteur d'occasion aussi bien qu'en amoureux de l'amour et des femmes, associant avec un bonheur réel l'inquiétude de l'écrivain et la fausse assurance du courtisan que n'était pas vraiment Beaumarchais, Fabrice Luchini compose le portrait d'un homme désireux et, par ses origines, contraint de ne jamais demeurer en place, au centre d'un monde assis, qui le regarde vibronner sans toujours comprendre le sens de cette agitation.

Assise, la réalisation d'Edouard Molinaro l'est aussi. Au service de

l'Histoire et de Beaumarchais, sans doute, mais sans que jamais une idée de cinéma vienne troubler sa torpeur. Principale raison pour laquelle Beaumarchais est bien le «produit culturel» attendu.

Pascal Mériegeau

Le Monde - Jeudi 21 mars 1996

Luchini est sans doute le seul acteur aujourd'hui à pouvoir jouer du Guitry sans faire du pastiche ou de la pâle copie. Contrairement aux Brialy, Belmondo et consorts, on ne reconnaît jamais dans ses inflexions, dans ses outrances et son cabotinage les restes du Maître mal assaisonnés. Lui seul sait investir ce texte bancal et ampoulé, que la majesté du geste, définitivement, sauve de tout ridicule. Mais ce n'est pas une raison pour les utiliser l'un et l'autre dans la plus quelconque des adaptations. Rohmer et Christian Vincent étaient infiniment plus proches de leurs génies propres que cette production culturelle à la petite semaine. Il serait dommage qu'un acteur original et brillant comme lui se fonde et se dénature dans la répétition de tels choix : si le colonel Chabert et Beaumarchais lui permettent de briller sur les plateaux de télévision et dans les salons bourgeois, ils ne servent pas son talent de comédien. Michel Serrault montre par ailleurs ce qu'il aurait fallu faire d'un tel sujet : le jouer à l'esbroufe, en rajouter, donner aux personnages cette dimension que Guitry, précisément, donnait à Talleyrand quand il l'incarnait, et qui intégrait la légende mystificatrice du théâtre. Le Louis XV de Serrault est insolent de cabotinage : il écrase de ridicule tous ces ministres au premier degré, qui jouent sérieusement leur rôle dans une superproduction pour les Champs-Élysées. A Serrault et Luchini, à Beaumarchais et Guitry, il manque un metteur en scène ironique, et un producteur qui respecte son sujet.

Vincent Amiel

Positif n°423 - mai 1996

Ce n'est pas l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* qui intéresse Edouard Molinaro. Il préfère évoquer plus globalement l'homme politique éclairé, à la fois magistrat favorisant les démunis contre les nantis et idéologue persifleur accélérant un processus historique (la Révolution Française) qu'il avait su voir venir. L'ennui profond que suscite le film, outre sa grande platitude visuelle, tient à ce parti pris de faire uniquement de Beaumarchais quelqu'un qui a toujours raison. Le personnage n'a aucune zone d'ombre, réduit à la somme d'idées dont il est le porte-parole (sur la démocratie, la justice, l'indépendance, sur la sexualité...). L'interprétation de Fabrice Luchini en rajoute encore dans cette univocité. Comme si l'acteur, toujours un peu distant et décalé, en savait toujours plus que son personnage, qui en sait déjà beaucoup plus que ses contemporains. Les autres protagonistes ne sont que des faire-valoir : soit des amis proches, voués à la dévotion (Manuel Blanc, Sandrine Kiberlain), soit des figurants applaudissant aux brillantes escarmouches de ce super-héros des Droits de l'homme. Cette vision de l'Histoire, une Histoire linéaire qui avance grâce à de grands hommes qui ont de grandes idées, est si désuète que le film ne présente pas de véritable intérêt pour le public de scolaires auquel il semble s'adresser.

Jean-Marc Lalanne
Cahiers du cinéma n°501 - avril 1996

Entretien

Quelle partie de la vie de Beaumarchais avez-vous choisi de raconter ?

Edouard Molinaro : J'ai une grande méfiance pour les biographies qui tentent de couvrir l'ensemble de la vie d'un personnage historique. J'ai sélectionné la partie qui me paraît la plus significative, entre la création du *Barbier de Séville*, en 1775, et celle du *Mariage de Figaro*, en 1784. A peu près dix années où se trouvent concentrées non seulement les activités littéraires de Beaumarchais, mais aussi sa carrière d'homme d'affaires, d'espion, de politicien. C'est sa décennie prodigieuse, sachant que dans toute vie de créateur, il y a une période plus féconde que les autres.

La fidélité à la vérité historique était-elle pour vous primordiale ?

Edouard Molinaro : Non, ce n'est pas du tout un film historique. C'était la première chose que je voulais éviter. Je ne voulais pas d'un film «scolaire». Il s'agit d'une fantaisie inspirée par la vie et l'œuvre de Beaumarchais. Grosso modo, tout ce que nous racontons est vrai, mais les événements sont présentés dramatiquement de telle sorte que nous n'avons pas une suite de saynètes illustrant la vie de Beaumarchais, mais plutôt une aventure unique.

Fabrice Luchini : Il faut être clair : toute tentative de reconstituer fidèlement la vie de Beaumarchais serait vouée à l'échec. Sa vie est foisonnante, elle est inclassable : il a été tour à tour musicien, horloger, espion, dramaturge, armateur, fournisseur d'armes... C'est un génie de rapidité, à la fois artiste, homme d'affaires, libertin. Il fallait trouver un ton qui renvoie à la vérité, pour ceux qui la veulent, mais qui ne prétende pas la traduire rigoureusement. Le film restitue un climat : une atmosphère du siècle de Louis XV et de Louis XVI habité par ce caractère qui n'est

jamais là où on pense le trouver.

Ce Beaumarchais-là n'est donc pas que l'auteur du Barbier de Séville et du Mariage de Figaro ?

Edouard Molinaro : Effectivement. Dans le film, je fais dire au prince de Conti cette phrase qui me paraît très significative : «Beaumarchais ne sera jamais tout à fait Molière, parce qu'il préfère sa vie à son œuvre...»

Alors, le film fait découvrir de nombreuses facettes moins connues du personnage. Par exemple, le rôle d'éminence grise qu'il a tenu auprès de Louis XV puis de Louis XVI : il était une sorte de ministre occulte des Affaires étrangères, et c'est lui qui a entraîné l'engagement de la France auprès des Etats-Unis d'Amérique...

Pour des motifs ambigus : il avait des idées modernes, libertaires, et pensait qu'aucun peuple ne peut en opprimer un autre, mais il souhaitait vendre de la poudre et des armes aux insurgés américains. Des munitions qui ne lui ont d'ailleurs jamais été payées !

Selon vous, était-il révolutionnaire ?

Edouard Molinaro : Il était à la fois «capitaliste» et «révolutionnaire». Ce n'était pas un idéaliste : il était ancré dans la vie, et prônait des lignes de conduite qu'il n'appliquait pas toujours lui-même. Ses méthodes pour gagner sa vie n'ont d'ailleurs pas toujours été très orthodoxes. Mais il tenait beaucoup aux idées exprimées par Figaro, qui étaient quand même très subversives, et indirectement à l'origine de la Révolution. Quand il est entré en lutte contre le Parlement de Paris, qui lui reprochait un faux en écriture, il s'est servi de ce procès, qui n'avait aucun intérêt pour lui sur le plan pécuniaire, comme d'une tribune pour pouvoir dire ce qu'il pensait aux grands du Royaume. Ce qui ne l'empêchait pas dans le même temps d'être un ami de Louis XV, dont il avait été l'horloger dans sa jeunesse, ou de Sartine, ministre de la Police.

A vos yeux, c'est cette diversité qui le

rend moderne ?

Edouard Molinaro : Oui, le kaléidoscope que représente ce personnage multiforme est incroyablement moderne.

Fabrice Luchini : Et en même temps, il n'existe pas de Beaumarchais aujourd'hui. Les gens confondent la véritable insolence avec celle de certains faux rebelles. Nous vivons dans une époque de collectivité. Alors que Beaumarchais, c'est un parcours individuel et unique, une énergie personnelle démoniaque. Hugo a dit, en parlant de lui-même cette phrase fascinante : «Je suis une force qui va». Beaumarchais est de cette famille, et avec lui la force va, dans de multiples directions.

A l'origine du scénario, il y a une pièce de Sacha Guitry. Qu'en avez-vous gardé ?

Edouard Molinaro : Cette pièce commençait, comme notre film, au procès contre le Parlement de Paris, et se terminait après la mort de Beaumarchais : celui-ci passait en jugement au tribunal des Immortels, devant les Académiciens qui le haïssaient ! On le voyait traverser la Révolution, rencontrer La Fayette et Bonaparte. J'ai pris quelques éléments, quatre ou cinq grandes scènes, et j'ai essayé de structurer une action dramatique en ajoutant des éléments que Guitry n'avait pas traités. Par ailleurs, je me suis inspiré des premiers films historiques de Guitry, comme **Les Perles de la Couronne**, ou **En remontant les Champs-Élysées**.

Fabrice Luchini : Guitry a toujours été fasciné par les grands hommes. Il avait trouvé dans l'esprit de Beaumarchais l'affirmation de l'individu qui aime l'aristocratie, non pas hiérarchique et sociale, mais l'aristocratie de l'existence. Mais il y avait dans ses dialogues une théâtralisation qui pouvait être pesante, et un gros travail d'adaptation a dû être mené...

Frédéric Morvan
Dossier pédagogique

Le réalisateur

Réalisateur français né en 1928. Le cinéaste des ambiguïtés. Classé «nouvelle vague», alors qu'il en divergeait profondément par sa conception très classique du cinéma, déclaré «auteur» alors qu'il ne répugne nullement à un cinéma commercial fondé sur la popularité d'un acteur (Louis de Funès dans **Oscar** et **Hibernatus**) ou sur le triomphe d'une pièce (**La cage aux folles** de Jean Poiret, avec Michel Serrault, Ugo Tognazzi et Michel Galabru), réputé médiocre alors que les films policiers de ses débuts, dont **La mort de Belle** d'après Simenon et **Arsène Lupin contre Arsène Lupin** amusant pastiche de Maurice Leblanc, étaient remarquables, et qu'il eut l'audace d'adapter à l'écran le célèbre **Homme pressé** de Paul Morand. Dans **Les séducteurs**, il sort vainqueur du tournoi qui l'oppose à Bryan Forbes, Gene Wilder et Dino Risi, grâce à un sketch éblouissant, admirablement joué par Lino Ventura. C'est dire que Molinaro est un réalisateur qui mérite considération.

Filmographie

Le dos au mur	1957
Des femmes disparaissent	1958
Un témoin dans la ville	1959
Une fille pour l'été	1959
La mort de Belle	1960
Les ennemis	1961
Les sept péchés capitaux	1961
Arsène Lupin contre Arsène Lupin	1962

Une ravissante idiote	1963
La chasse à l'homme	1964
Quand passent les faisans	1965
Peau d'espion	1966
Oscar	1967
Hibernatus	1969
Mon oncle Benjamin	1969
La liberté en croupe	1970
Les aveux les plus doux	1970
La mandarine	1971
Le gang des otages	1972
L'emmerdeur	1973
L'ironie du sort	1974
Le téléphone rose	1975
Dracula père et fils	1976
L'homme pressé	1976
La cage aux folles	1978
Cause toujours, tu m'intéresses	1978
La cage aux folles II	1980
Les séducteurs	1980
Pour cent briques, t'as plus rien !	1982
Palace	1985
L'amour en douce	1985
A gauche en sortant de l'ascenseur	1988
Le souper	1993
Beaumarchais l'insolent	1996